

Le triomphe de Guillemot

Est-il solitaire du Vendée Globe, fût-il doté d'un médiocre coefficient intellectuel, pour oser imaginer une toute autre hypothèse : oui, après des semaines de mer, de gros temps, de sacrifices et d'incertitudes, il franchirait la ligne d'arrivée au large des Sables d'Olonne par un bel après-midi de dimanche. Ce serait en février, vers 15 heures, et, faut-il le préciser, à marée montante. Il remonterait alors le désormais légendaire chenal des Sables d'Olonne sous les vivats d'une foule attendrie.

Pourtant celui-ci sembla l'ignorer. De fait on l'annonça tout d'abord pour le dimanche après-midi ; ce fut ensuite pour la tombée du jour, plus tard pour la nuit. Il finit par arriver au creux de la plus bête des nuits, une nuit de dimanche à lundi, froide et salement éclairée par un résidu de lune, à l'heure des premiers réveils forcés. On doit à la vérité de dire que les circonstances lui autorisaient cette étrange étourderie. Marc Guillemot, c'est de lui dont il s'agit, naviguait depuis sept jours sur un navire sans quille, situation qu'on imagine aisément inconfortable, pour peu que l'on ait une vague idée de l'utilité d'une quille sur un bateau ! « Pour dormir, raconta-t-il, je gardais mon écoute à la main et je mettais ma couchette à plat par rapport à la gîte » Une gîte trop forte, il serait prestement viré, donc réveillé, et dans la foulée les voiles seraient affalées.

Ce fut le skipper lui-même qui s'affala d'épuisement et de contentement sur le pont de son bateau au franchissement de la ligne d'arrivée, ce 16 février 2009, à 2 heures 21 minutes 36 secondes du matin. Après 96 jours de mer, pour une poignée de minutes, il ravissait la troisième place à Samantha Davis. Bien qu'arrivant après elle, il serait classé devant elle. Marc Guillemot bénéficiait en effet d'une bonification pour s'être dérouté et porté au secours d'un autre concurrent du Vendée Globe, Yann Eliès, lequel s'en était allé se fracasser la jambe quelque part au large de l'Australie.

Quand le bateau eut franchi la ligne d'arrivée, selon le rituel les commissaires montèrent à bord pour vérifier que tout était en ordre. Les équipiers de Guillemot les rejoignirent, descendirent les voiles, hissèrent les oriflammes des sponsors et organisateurs, et prirent en main le bateau. Et le grand oiseau aux ailes repliées commença de glisser vers son repos. Guillemot allait recevoir son triomphe, ainsi qu'un général romain rentrant à Rome couvert de gloire au retour de quelque campagne victorieuse.

Ainsi fit Titus, non pas le magnanime Titus aux amours contrariés que nous conta Jean Racine, mais le vrai Titus, celui de l'histoire, fils de l'empereur Vespasien, s'en revenant de ravager Jérusalem. *Il faisait encore nuit quand la foule s'était amassée à l'endroit où devaient passer les triomphateurs. Au point du jour, Vespasien et Titus, sans armes, vêtus de soie pourpre et couronnées de lauriers sortirent du temple d'Isis... Le cortège s'ébranla en direction du Capitole... Arrivés au Temple de Jupiter Capitolin, le cortège s'arrêta, attendant selon l'usage que fut annoncée l'exécution du chef ennemi. Des soldats allèrent le chercher parmi les prisonniers du cortège et le trainèrent jusqu'au lieu situé près du forum où il fut décapité.*

Voilà pour Titus. La nuit était pâle et déserte quand Guillemot s'avança. Bientôt, comme des champs d'algues abandonnées par la mer, reprennent forme et vie à marée montante, on vit surgir des silhouettes de derrière chaque caillou des enrochements du chenal. Elles se pressèrent sur la jetée, il en sortit des voitures, il en parut aux balcons des immeubles voisins ; la nouvelle courut les quais, enjamba les bassins, et Guillemot eut son triomphe.

Le capitaine se tenait à l'avant de la nef, brandissant des fumigènes qui rougissaient la nuit. Il avait convoqué à son bord les généraux vaincus pour qu'eux aussi aient leur triomphe. Il y avait là ce que la mer n'avait pas gardé, mais avait joyeusement secoué, retourné, cassé, fracassé, cabossé, lavé, rincé, sans jamais parvenir à l'engloutir. Il y avait Le Cam, le roi Jean, breton pur beurre, et ses 18 heures coincé au fond de la coque de son bateau retourné, avant que Vincent Riou ne le repêche. Il y avait Roland Jourdain, dit Bilou, tout aussi breton que le premier, oubliant sa quille quelque part en Atlantique, suite à une mauvaise rencontre avec une baleine.

Il y avait Kito de Pavant le gascon, cueilli par une vague au second jour de l'épreuve et prestement démâté. Il y avait le toujours estropié, Yann Elies, suivant sur une coquille de noix. On les escortait à pied, à vélo, les voitures les précédèrent. Safran vint accoster sagement au ponton du Vendée Globe. Micros et caméras, félicitations, champagne.

On avait enfin réussi à hisser Eliès sur le navire amiral. Dans les mers australiennes, Guillemot lui avait désespérément tourné autour, tentant de lui jeter des bouteilles de sa composition (eau, morphine, nourriture), sans jamais y réussir. Autant de bouteilles à la mer ! C'est devant tant d'entêtement qu'Elies, de son propre aveu, avait trouvé l'énergie de se trainer jusqu'à son armoire à pharmacie pour y chercher de quoi soulager sa douleur. Au bout de l'aventure, Guillemot lui rapportait l'une des fameuses bouteilles qu'il n'avait pu lui lancer.

Marc Guillemot et Yann Eliès se regardèrent. Ils se rejoignaient enfin. Ce fut, je crois, Guillemot le premier qui saisit l'autre. Les flashes mitraillèrent pour la planète. Mais cet instant n'était qu'à eux seuls.

Jean, Vincent, et nous autres

C'est l'histoire de Jean et de Vincent deux concurrents du Vendée Globe : Jean le Cam et Vincent Riou, concurrents, et amis de longue date. Ce 6 janvier 2009, aux abords du Cap Horn, un endroit mal famé, le bateau de Jean perd sa quille et se retourne comme une crêpe. Il se retourne donc, mais ne coule pas. A l'intérieur : son capitaine. Le Cam, qui n'en est pas à son premier chavirage, se réfugie sagement dans la bulle d'air à l'avant du bateau. Il est sauf mais prisonnier. Il a lancé un appel de détresse, il attend les secours.

Alerté par l'organisation du Vendée Globe, Vincent Riou se porte au plus vite à son secours. Il repère l'épave, mais de marin : pas signe de vie. Il appelle, crie plusieurs fois. Finalement son ami lui répond. Rassuré Vincent, secondé par un autre navigateur Armel Le Cléac'h, monte la garde, prêt à parer à toute éventualité. Vivre ou survivre, tel est le dilemme pour le prisonnier. Combien de temps pourra-t-il respirer dans sa prison ? Mais tenter une sortie ? La mer est violente, l'eau... froide (l'arrière du bateau est immergé). L'eau barre la route d'accès à la trappe de sortie. Il lui faut se jeter à l'eau, à l'aveuglette, parier sur la vie plus que sur la survie. Tentative raisonnée, mais risquée. Il réussit à s'extraire, se hisse sur la coque de son bateau retourné, s'attache à une pièce du gouvernail.

Mais qu'est-ce qui lui permet de prendre un tel risque, sinon la foi, la confiance dans l'autre, Vincent, ce marin comme lui, dont il connaît les qualités, les compétences. En cet instant il remet sa vie entre ses mains. Et ne le regrettera pas. Il pourra attraper le cordage lancé par Vincent et quatre ans plus tard ils reprennent la mer pour un nouveau Vendée Globe.

Eux aussi étaient prisonniers, esclaves en Égypte, les Hébreux au temps de Moïse. Mais au temps de l'errance au désert avant que ne s'ouvrent les portes de la Terre Promise, ils regretteront les oignons d'Égypte : Esclaves, mais au moins ils mangeaient à leur faim. Les chaînes ont parfois du bon.

Malgré tout, ils avaient pris le risque de passer la mer, de s'y engouffrer, ils avaient pris le risque de voir se déchaîner les armées toutes puissantes de pharaon. Ils avaient pris le risque, d'un avenir incertain.

Et pourquoi avaient-ils pris ce risque, sinon sur la parole d'un Autre, sur sa promesse relayée par Moïse. Ils s'étaient mis en route, ils remettaient leur vie entre ses mains. Ils l'appelleraient notre Dieu et ils seraient son peuple.

Les chrétiens aussi. Lui nous fait passer par les eaux du baptême, plonger dans les eaux de la mort et de la vie. Prendre les risques de quitter une survie supportable, sur une Parole qui nous appelle à la Vie, prendre le risque de perdre pour donner, prendre le risque du service, du partage, du pardon. Chrétiens, petits christ, nous sommes baptisés, appelés à plonger dans la mort et la résurrection du Christ qui nous donne notre nom.

Claude. Arrignon